

Lors de la méditation du soir cette semaine, nous avons vu comment les instructions concernant l'agneau de la Pâque, qui devait être présent entier et consommé ou détruit entièrement, et dont aucun os ne devait être brisé, pouvait rappeler que, si Jésus, le Messie s'est livré au monde en un sacrifice total pour en ôter le péché, il n'a pas été touché dans son intégrité : son corps n'a pas été mutilé ou démembré et n'a pas connu la décomposition. De même, nous pouvons dire que s'il a pris sur lui la malédiction qui pèse sur le péché, il a pourtant remis son esprit à Dieu, son identité, son être, n'a pas été remis(e) en cause non plus, moralement. Il est au contraire ressuscité pour l'éternité et il a été élevé à la droite de Dieu, son père et notre Père.

L'Ancien Testament pour aujourd'hui nous emmène en quelque sorte avant – pendant, aussi – et nous montre d'une certaine manière comment ce la s'est produit, comment le Messie n'a pas été brisé dans ce qu'il était – et qu'il est de ce fait toujours et pour toujours.

En conclusion de ma méditation, j'avais proposé de faire comme lui, d'endurer les souffrances dans ce monde pour la cause de son Royaume, de ne pas craindre sachant que notre être ne sera pas remis en cause, mais au contraire transformé à la gloire de Dieu. « Prends ta croix et suis-moi », nous dit Jésus pendant le Carême – « Que votre attitude soit conforme à celle du Christ » exhorte l'apôtre aujourd'hui : allons-nous écouter, à la manière des disciples ?

Ma fille aînée a récemment lu le témoignage d'un enfant sino-britannique qui fut envoyé dans l'Empire du Milieu où son grand-père l'initia, d'une manière extrêmement sévère et dure, à l'art martial du kung-fu dont le jeune devint un maître à son tour redouté. Quoique ce soit avant sa conversion au christianisme, on peut avoir l'impression que l'école d'entraînement du Messie – c'est lui qui parle par la bouche du prophète Esaïe – est également d'une rare dureté : *« J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe, je n'ai pas caché mon visage aux insultes et aux crachats (...) je ne me suis pas laissé atteindre par les insultes, (...) j'ai rendu mon visage dur comme une pierre, et je sais que je ne serai pas couvert de honte. »* Le Seigneur – puisque la prophétie remonte huit siècles avant sa venue – pourrait sembler s'être entraîné pour le jour où il serait arrêté, lié et conduit chez les grands prêtres Anne puis Caïphe, frappé, conduit chez Pilate, puis chez Hérode, moqué, reconduit chez Pilate, flagellé, humilié, forcé à porter sa croix du prétoire jusqu'au Calvaire et crucifié. La description des outrages du Messie de la prophétie recoupe bien ce qu'on appelle la Passion du Christ.

Mais il y a un avant : ce n'est pas un entraînement physique, c'est l'écoute du disciple. Un entraînement qui ne vise pas d'abord à la préparation à sa propre souffrance physique et morale, mais qui prépare à soutenir ceux qui souffrent, *« celui qui est abattu »* – une parole pour soutenir par la parole. Une parole avec un grand « P » puisqu'elle est un don du Seigneur. Et voilà le véritable entraînement du disciple : le Seigneur lui-même, matin après matin, réveille l'oreille du disciple pour qu'il prête l'oreille à ses paroles, aux paroles du Maître. Jésus en disciple, lui que tant de gens, à commencer par ses disciples, appelaient maître, voilà qui paraît surprenant et pourrait faire prendre l'oracle d'Esaïe comme un témoignage personnel – à ceci près qu'Esaïe aussi est plus à percevoir comme un maître que comme un disciple. Mais Jésus dit lui-même, selon le témoignage de son apôtre Jean, que le Père l'a envoyé, qu'il dit les paroles de son Père, les paroles de Dieu. Jésus est le Fils de Dieu, conçu du Saint-Esprit, certes, mais Jésus est un homme, le fils de Marie, la descendance de la femme, Celui choisi par Dieu pour écraser la tête du Serpent, la flèche acérée cachée dans le carquois de Dieu, selon une autre prophétie d'Esaïe. Et le Seigneur ne tira vraiment sa flèche de son carquois qu'au bout de trente ans, il ne la décochera que dans la dernière semaine avant que la vie terrestre du Messie atteigne à sa finalité. Tout ce que nous savons de Jésus dans son enfance est qu'il « grandissait en stature et en sagesse devant Dieu et devant les hommes » et qu'il s'écoula longtemps avant que, comme son cousin Jean-Baptiste par son entremise, « il se présente devant Israël ». De douze ans à environ trente ans, les évangiles sont autrement muets sur la vie de Jésus de Nazareth. Nous savons aussi qu'après avoir été une première fois révélé comme le Fils de Dieu, le Choisi, lors de son baptême par Jean, il fut emmené par l'esprit au désert où il jeûna pendant 40 jours. C'est après cette épreuve – qui se termine sur sa confrontation victorieuse avec Satan – que Jésus entame son ministère public, qui aurait duré environ trois ans.

Et puis, il y a un « avec ». La première partie de la description des outrages faits au Christ, la plus passive, celle où il se livre sans se cacher, est interrompue par cette simple phrase affirmée : « *cependant, le Seigneur, l'Éternel, est venu à mon aide* ». Et cette phrase motive la poursuite de l'attitude du Messie, exprimée d'une manière plus active, plus forte : « *Voilà pourquoi je ne me suis pas laissé atteindre par les insultes, voilà pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme la pierre.* » Si dures soient-elles, les souffrances physiques de Jésus durant sa Passion ne doivent pas, de l'avis de beaucoup dans l'Église, cacher ses souffrances morales qu'on considèrent généralement comme bien plus importantes encore. D'ailleurs, il est bien connu aujourd'hui qu'un traumatisme physique emporte un traumatisme moral, que par exemple une personne maltraitée physiquement est aussi peu à peu détruite dans sa personne entière, sa personnalité, son image d'elle-même. Ce n'est pas une réalité qu'on vient de découvrir, on a simplement peut-être approfondi la question avec les progrès de la psychologie. Et – et là encore, ce n'est pas nouveau – la souffrance morale est d'autant plus importante que les mauvais traitements auront été injustes. Toutefois, la souffrance morale de Jésus est d'une autre dimension. On la voit éclater dans ce cri, « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » qui exprime la malédiction qui repose sur le Crucifié à cause du péché qu'il porte pour l'amour du monde. Car le Seigneur Jésus n'a pas été brisé par la souffrance morale que lui ont imposée les hommes qui l'ont supplicié : il a trouvé la force de pardonner aux soldats qui le crucifiaient et d'offrir la grâce divine à son compagnon de crucifixion qui s'est tourné vers lui - « *le Seigneur est venu à mon aide (...) et je sais que je ne serai pas couvert de honte* ». Au cri d'abandon répond une autre exclamation : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ».

Et nous ? Souhaitons-nous prendre le même chemin ? Je parle bien du chemin de la Croix, que nous rechignons la plupart du temps clairement à prendre, mais j'en parle comme du chemin de victoire du Christ, que nous empruntons de fait encore plus rarement.

De fait, avons-nous jamais accepté, lorsqu'on nous frappe sur une joue, de tendre l'autre ? Cette phrase est généralement moquée dans le monde, et contournée par les croyants, parce que nous y voyons un signe de faiblesse. Mais il faut au contraire être fort pour s'offrir ainsi, ne l'avons-nous pas encore compris ? Il faut être sûr de soi également moralement, ne pas se sentir remis en cause par la colère de l'autre. Il faut être assez fort pour l'aimer et l'amener à purger sa colère.

Quand nous nous mettons sur la défensive, c'est parce que nous n'acceptons la blessure que nous inflige l'autre, nous ne sommes pas prêts à la supporter. Est-ce notre orgueil qui est blessé ? Ou bien une conscience à la fois exigeante et pas trop propre, qui nous ferait juger que peut-être nous l'avons quelque part mérité, mais qui ne peut au mieux que tolérer l'atteinte, mais pas l'accepter, car elle questionne aussi la valeur de l'autre : qui es-tu pour me faire cela, de quel droit ? Ou bien tout simplement nous nous protégeons parce que nous sommes trop faible pour endurer.

Le Seigneur « réveille, oui, matin après matin il réveille mon oreille »... oui, l'entraînement est long pour avoir l'attitude à laquelle nous invite le Christ, et il en sait quelque chose. Il n'a jamais prétendu que c'était facile, il ne l'a jamais exigé de nos propres forces – ça, c'est que nous croyons entendre, en fils d'Adam et filles d'Eve que nous sommes. « Le Seigneur – Yahveh – m'a ouvert l'oreille ». C'est un don. « *Et moi, je ne me suis pas rebellé, je n'ai pas reculé* » - parce que, depuis le péché originel, c'est tout ce que nous savons faire, reculer. Mais ce matin, vous avez eu l'oreille ouverte à la Parole du Seigneur – alors, sortirez-vous de l'église à reculons pour vous éloigner discrètement du Seigneur ou resterez-vous à son écoute quand, demain, il réveillera votre oreille, et qu'il la réveillera chaque matin de ce monde ?

Sommes-nous d'accord pour suivre le chemin de disciples de Jésus ? Afin que, comme le Père l'a envoyé, il puisse nous envoyer dans ce monde, comme des messagers de paix, de justice, de guérison et de bonheur ?

Le Seigneur a voulu nous justifier : nous déclarer justes et nous rendre justes. C'est pour cela aussi qu'il nous sanctifie : il nous a mis à part lorsqu'il nous a adoptés comme ses enfants, et il veut faire de nous des saints. Il veut nous donner une image de nous-même qui résiste à toutes les attaques de ce monde, toutes les offenses de ce monde, qui reste inébranlable : la sienne, car il nous avait créés à son image et il veut nous restaurer à son image. Voilà aussi pourquoi il veut que nous le connaissions, dans ce monde perdu qui l'offense, comme le Dieu sauveur qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils pour donner la Vie et le chemin, pour fonder un nouveau monde. Il nous rend semblables à ce fils. Être sanctifiés n'est pas d'abord une exclusion du monde, c'est une inclusion dans l'humanité renouvelée, en union avec le Messie.

Que sa paix soit avec vous ! Amen !